

Fiche de lecture d'Emmanuelle Courtin.

Le 11 décembre 2012

Films

LA PIROGUE de Moussa Touré – primé dans de nombreux festivals, dont à Cannes dans la catégorie Un certain regard, et dernièrement à Carthage.

2011 – 1h27 Scénario et dialogues ÉRIC NÉVÉ et DAVID BOUCHET d'après une histoire originale de ABASSE NDIONE

AUJOURD'HUI – TEY de Alain Gomis sélectionné aux 62^{ème} berlinales en 2012.

2012 – 1h26 – production franco-sénégalaise.

Casting : Saul Williams, Djolof Mbengue, Aïssa Maïga.

Avant propos :

Je prends le plaisir de mélanger le commentaire en forme de fiche de lecture de deux œuvres cinématographiques pour plusieurs raisons. Parmi elles, le fait que les films ont été tous les deux tournés au Sénégal, par un réalisateur sénégalais Moussa Touré, et un cinéaste franco-sénégalais Alain Gomis, et que je les ai vus ensemble lors d'une soirée cinéma africain organisée à Lavelanet (09) le 9 décembre 2012. Dans la salle, dix personnes, dont le président du festival de cinéma Résistances, Momar Kane et moi. La projection était suivie d'une discussion qui fut de manière inopinée animée par Momar Kane, personne d'autre n'étant là pour accompagner les deux films.

Je choisis de passer en revue ce qui me revient de ces deux films qui m'ont impressionnée en tant que public puis je m'attarderai sur quelques points précis qui les relie à ma recherche et à ma pratique.

La Pirogue rapporte l'histoire d'une de ces nombreuses embarcations qui partent depuis des années du Sénégal aux rives de l'Europe, dont on sait que beaucoup d'entre elles dérivent entre ces deux points et disparaissent en mer sans faire plus de bruit dans les politiques de lutte contre l'immigration menée par l'espace Schengen, la France en porte bannière.

La Pirogue, les boat people africains ont enfin leur film titre Rue89 en octobre 2012¹. Oui, ceux qui pourront aller le voir, mais voudront-ils (pourront-ils) se retrouver dans une salle de cinéma, confrontés aux conditions (vue par un réalisateur) de leur traversée, pour ceux qui ont réussi l'exploit de passer d'un continent à l'autre ?

Dans une banlieue de pêcheurs de Dakar, une pirogue part. Son nom *Goor Fiti*. En se référant au dictionnaire Wolof/anglais, disponible sur internet², je choisis la traduction *le courage de la maturité*.

A son bord, le capitaine, un grand frère qui n'est là que par obligation, sa barque lui a été louée un bon prix par une filière mafieuse, qui demande une somme exorbitante à chaque passager pour la traversée. Il a hésité, sa femme n'est pas d'accord avec ce voyage, mais son petit frère ainsi qu'un ami y sont déjà engagés. Bakh Laye le grand frère connaît la mer, cela se sait dans les alentours, mais il a fallu de multiples négociations, avant qu'il ne se décide, mille palabres, clin d'œil complices, conversations intermédiaires, notamment lors du match de lutte que l'on voit sur les premières images du film. La Lutte est le sport national au Sénégal. Cette première scène en témoigne. On y voit des hommes se préparer pendant des heures face à

l'adversaire, ils prient, vocifèrent, sont encouragés par la foule, qui joue, crie, hurle, danse le Mbalakh³, s'aspergent d'eau sacrée dans laquelle ont fondu des versets du coran, et se parent d'autres amulettes animistes qui assurément leur donneront la victoire, (c'est le marabout qui leur a certifié) avant de fondre sur leur ennemi et de l'écraser ou de se faire ramasser en trente secondes.

Tout est affaire de préparation.

Il en est de même pour le voyage. Certains voyageurs sont arrivés depuis un moment, quelques semaines, ils commencent à s'impatienter. On cherchait un bateau, mais on s'est gardé de leur donner cette information. Le jour-J on décide que le temps est propice. Apparemment, les commanditaires ont pris assez de pétrole, il y a deux moteurs, en cas de panne. Les femmes laissent les hommes partir dans la nuit, sans laisser leur émotion se mettre entre leur homme et ce projet de folie. Pour que le voyage se passe bien, elles versent de l'eau sur le pas de la porte.

Au départ, ils sont trente hommes auxquels se rajoute, premier grain de sable, au comptage, un passager embarqué clandestinement : une femme. Comme eux elle a saisi sa chance. On apprendra plus tard qu'elle part retrouver un homme et ses deux enfants à Paris. L'organisateur, jeune fou veule et on le verra par après, aussi naïf que les autres par certains côtés, furieux, veut la mettre par-dessus bord, mais un des « gentils » (ami du capitaine, on sait que lui et cette jeune femme ont une relation dans leur village-banlieue), propose le partage de sa propre ration. Le ton est donné, elle est acceptée sous cette condition, plus le fait qu'elle fera les repas pour tous, pendant la durée du voyage. Plus exclus qu'un exclus je vous présente la femme.

Dans les autres voyageurs, il y a des Peuls guinéens. On sait qu'ils ne connaissent pas la mer. De tant en tant des images de terre brûlée par la chaleur, les baobabs, les troupeaux de vaches (l'animal totem de ces nomades éleveurs). Ils ont peur de la mer de l'océan, l'un d'entre eux en particulier est affolé. Peuls, ils se comprennent avec les Haal Pulaar du Sénégal capables de traduire aux wolofs ce qui est dit par les uns et par les autres. La langue française intervient régulièrement, telle qu'elle s'est mixée en Afrique de l'Ouest aux langues nationales tellement nombreuses.

Les traditions se croisent dans cette embarcation, chacun est dans son coin, les cloisonnements se font au début. Dès le départ le capitaine a menacé de mettre par-dessus bord toute personne qui toucherait à l'amulette de l'embarcation, une bouteille scellée accrochée à l'un des bancs. Chacun a ses grigri et psalmodie ensemble ou en groupe. La religion musulmane fait plus ou moins le lien. On se rend bien compte que les jeunes Dakarois, un peu plus modernes se sont séparés de la pratique des prières régulières. Les animistes peuls de leur côté, entourant leur ami très effrayé qu'on a dû attacher par crainte de manœuvre désemparée. Sa poule emportée de Guinée navigue entre les passagers et les objets qui flottent dans l'eau du fond de la barque qu'on doit écoper très régulièrement.

Un des personnages est le petit frère de Bakh Laye. Abou. Normalement le petit est celui qui obéit. Il est en apprentissage, il se doit de respecter les anciens en se taisant et en se mettant à leur service jusqu'au moment où il sera ancien à son tour et que d'autres jeunes prendront sa place. En échange, le Grand lui doit protection et assurance jusqu'à la fin de ses jours.

Le grain de sable est là aussi, qui exprime toute la modernité en marche du Sénégal et de l'Afrique de l'Ouest et qui vient corroborer les espoirs de changement pour l'Afrique. Ce petit frère est un rebelle. A la maison, on l'a vu, il est un peu frimeur, je-m-en-foutiste, contrairement au grand frère qui s'acharne pour la pêche en mer, lui

reste branché sur internet sur un grand écran, dont on se demande bien comment il a trouvé le moyen de se le payer. D'ailleurs on a bien compris dès les premières images du film, les liens qu'il y avait entre lui et le mafieux commanditaire. A sa poche il a un e-phone, dont le grand frère ne sait que faire, mais lui le petit il sait bien l'importance de la musique. D'ailleurs c'est ce qu'il va faire à Paris, de la musique, il a des potes qui sont déjà là-bas et qui lui donneront une place. Déjà il sait qu'il aura à sa charge ce grand frère pêcheur ; Qui pêche en France ? Les Lebous³ de Bretagne dit l'un des voyageurs.

Tout d'un coup, le petit frère qui essaie de pêcher en se souvenant de ce qui lui avait appris son grand père, et en refusant l'aide du Grand Frère, attrape un poisson. C'est l'euphorie dans la pirogue, ça chante, ça danse pour un soir au moins. On est heureux. *Dans quelques jours on sera en Espagne, le Paradis.* L'un d'entre eux reprend : *là où on va c'est pas le paradis.*

Une ou deux journées se passent avant le tournant dramaturgique du film. Quelques événements comme la *dragouille* intempestive que subit la fille, les incompréhensions culturelles entre gens de la terre (les peuls) et gens de la mer (les Lebous), les parties d'awalés⁴, les prières et les pleurs du peul qui appelle sa maman. Certains ont brûlé leurs papiers pour ne pas être envoyés, un autre veut les garder au cas où on retrouverait son corps, pour qu'il soit enterré chez lui. Alors, la pirogue croise une autre embarcation. A son bord, les passagers hurlent de faim et de soif, ils veulent de l'aide. Cela fait des jours qu'ils sont là. Le moteur est en panne, les occupants se précipitent à l'eau pour gagner cette nouvelle pirogue. L'un d'entre eux se rapproche, et Abou le jeune frère saute à l'eau pour aider le désespéré, mais lui même ne sait pas nager. On se précipite pour remonter à bord les deux, le nouvel arrivant et Abou hors de souffle effrayé a posteriori de son geste. Très vite pourtant, la pirogue doit s'éloigner sous peine d'être envahie par le danger du désespoir. Tournant dans l'histoire parce que tout d'un coup on se rend bien compte qu'on a laissé des « comme nous » crever en pleine mer, sans eau, sans espoir de gagner la côte. Tournant entre frères puisque à l'accusation d'avoir abandonné le bateau en perdition, le jeune prend la défense de l'aîné en disant qu'il ne pouvait pas faire autrement. Echange de regard intense. Les rôles ont été intervertis.

Puis les événements s'enchaînent. La tempête. Dans un creux de dix mètres on perd le gentil amoureux, le meilleur ami est condamné dans la nuit. Son nom résonnera longtemps sur les lèvres du capitaine. Kaba, Kaba. Momar Kane, lors du commentaire qui suit la projection rappellera qu'il en est ainsi dans tous les films où le meilleur ami tombe, pour que le héros survive. Histoire de porter la parole comme la culpabilité ?

En tout cas il disparaît dans la houle et c'est le début d'une longue série. Dans la tempête d'autres trépassent de frayeur, ou assommés par des objets qui tombent. C'est aux premières funérailles, le lendemain matin que l'ont voit la tradition réunir les êtres. Avant de lancer les corps à la mer, corps promis à revenir sur la terre ancestrale finalement rejetés à l'eau, tous se serrent pour prier ensemble. Après la cérémonie, ils écopent le fond de la barque.

Puis le moteur tombe en panne. Kaba mort avant tous, avait prévu deux moteurs mais on savait dès le départ que les bougies n'étaient pas neuves. C'est le moment où elles tombent en rade. Il n'y a plus d'espoir. On se rationne l'eau jusqu'au moment, où l'ont doit égorger la poule, pour s'en partager le sang. Son maître qui avait tenu jusque là, attaché par ses camarades pour le protéger de sa peur, meurt

brutalement. Dans la nuit, un des jeunes boit la bouteille grigri. C'est le désespoir. Alors s'écoule le temps en dérivation vers les côtes du Brésil, comme dans les pensées de chacun. Un moment très fort : Abou, le jeune, entame un chant nostalgique traditionnel et ceux qui le peuvent s'y joignent dans un élan commun de résistance face à la mort.

Les hommes meurent à petit feu. Il n'y a plus de force pour les derniers rituels. Les survivants cadavérés se réveillent quand ils entendent un hélicoptère de la Croix rouge les survoler. Emmenés aux Iles Canaries, peut-être sept sont débarqués chacun porté par un bénévole de la mission humanitaire, ils sont arrivés en terre espagnole. Les autres ont péri dans le voyage.

La scène suivante, on retrouve cinq d'entre eux au Sénégal, ils viennent d'arriver à l'aéroport de Dakar. A chacun d'entre eux est remis un sandwich et 10000 CFA (équivalent à 15€ somme dérisoire aujourd'hui au Sénégal). Le grand et le petit frère s'arrêtent dans une friperie acheter un maillot du Barça promis au fils du grand. On les retrouve devant la cour de la maison ; la femme attend, dans la même attitude qu'au départ. Le fils se précipite vers son père. Abou va vers sa chambre. Fin.

Interlude : j'ai eu beaucoup de mal à sortir de ce film. La taille de la pirogue sur l'écran y est pour beaucoup, je m'y suis vue embarquée avec les passagers. Je me sens extrêmement atteinte comme un retour de flamme, par les conditions de voyage de personnages que je connais, que je fréquente et que j'aime et qui arrivent ici sans papier. C'est encore une situation que je connais pour la côtoyer et qui me renforce dans mon engagement à la Cimade⁵, ou dans l'accueil des enfants primo arrivants. Je me vois encore quand les lumières se rallument dans la salle. Je suis ravagée. Je n'ai plus de distance. Momar le sent bien quand il me tend une clope en dehors du cinéma. On ne parle pas. Qu'il y a-t-il à rajouter ? Si j'étais dégagée de mon émotion je pourrais encore me révolter, me dire que la nation n'a plus de valeur, que les frontières et les visas ne sont que des manœuvres de politiciens pour conserver leur domination. Mais à ce moment je suis juste, très très triste. Plus tard je me dirai que ces personnes sont héroïques d'avoir tenté le voyage, nous devrions les accueillir avec écoute, gentillesse et compréhension au lieu de les mettre en cage comme des criminels, pour les renvoyer dans un pays qui ne correspond pas à leur besoin de démocratie, qui ne comprend pas leur besoin de vie tout simplement. Mais là je pleure seulement. Il me faut évacuer. Heureusement arrive l'heure du prochain film que j'ai déjà vu à trois reprises la dernière étant la veille à Foix.

Aujourd'hui – Tey (en wolof).

Première image, cartouche noir, qui annonce le propos du film. Ici, il est dit qu'on est prévenu de sa mort, le jour d'avant.

Image de la mer. Puis image floue qui me semble être intra-utérine.

Gros plan sur des yeux qui s'ouvrent. Un homme se réveille. Sa main sur son corps. Il va mourir il le sait. C'est un homme jeune, il est dans la quarantaine. Au loin on entend l'appel à la prière. Et les pleurs d'une femme. On parcourt la chambre des photos. L'homme se lève enfiler une chemise rouge. Se passe de l'eau sur le visage. Il sort de sa chambre, on vient le chercher. Sa mère effondrée le prend dans ses bras puis il est mené devant la famille. Parmi eux un visage que l'on repère. Il salue du regard celui là qui est assis sur une chaise au milieu d'eux. Alors, en plusieurs langues dont on distingue le wolof, le Diolla, d'autres langues ethniques et le français, le père, la mère, les sœurs et frères, les voisins et amis, tous vont faire l'éloge de cet homme, Satché bon fils, frère et père de la famille. On apprend qu'il

vient de revenir d'Amérique où il était parti faire ses études. Gros plans sur les visages, les mains qui tremblent, les peaux, noires foncées et plus claires. Tous s'expriment. On dit les choses bonnes et on parle de ce qu'il n'a pas bien fait. Puis sa mère le reprend dans ses bras et lui glisse à l'oreille. *N'aie pas peur mon fils, n'aie pas peur.* Une main répand de l'eau sur le pas de la porte.

Il sort dans le quartier. Il est accompagné de cet homme qu'on a déjà remarqué qui se révélera dans le film comme un ami ange-gardien. C'est l'allégresse bruyante. Musique percussive, chants. Une femme griotte chante l'éloge du lion qui vaincra. Tous s'arrêtent pour l'écouter. Puis le cortège repart. Les cadeaux sont lancés comme à celui qui part en voyage. Des baguettes de pain sont données, des beignets, une chaussure de marche, un bouquet de fleurs artificielles auquel sont accrochés des dessous féminins, lancé d'une terrasse où s'égaillent quelques jeunes filles. Satché est le roi. Il sourit. On lui a glissé une espèce de sceptre dans la main, un pagne de couleurs vives lui est posé sur l'épaule, on fait danser un volant de voiture au dessus de sa tête, il esquisse quelques pas de danse. C'est le moment de quitter le quartier. Tous le laissent et s'en retournent en se prenant par les épaules. Fin de scène.

Que va-t-il faire maintenant ?

On le retrouve marchant allègrement dans la rue. Il va vers une maison en construction où il rejoint un groupe d'amis. La scène (très belle) résonne d'un morceau de reggae que l'un d'entre eux met sur la platine. La caméra se balade sur les visages de cinq six hommes, qui rient fortement, se prennent virilement dans les bras, et se racontent leurs dernières aventures. L'alcool circule, on en met partout, les joints se fument. Soudain, d'eux d'entre eux se prennent la tête, on ne comprend pas bien de quoi il retourne si ce n'est qu'on entend une histoire de rivalité amoureuse, de rapport à l'argent, qui découle sur la révolte par rapport à la société sénégalaise et ce qu'il faudrait en faire, se syndiquer, gagner du pognon. Ça s'insulte ; Satché ne s'exprime que d'un cri pour mettre fin à la dispute.

Changement de scène. On retrouve Satché et son ami dans un stand à sandwiches caché par des rideaux sales. Gros plan sur l'omelette, sur la nappe en toile cirée. Quelques mots sont échangés avec le tenancier qui dit être connecté malgré le son pourri de sa radio (française).

C'est là où Satché et son ami prennent un taxi, pris dans les embouteillages. La caméra nous a fait voir le véhicule, dont le pare-brise tient à peine, enjolivé d'une énorme cassure en forme de toile d'araignée. On se demande comment le chauffeur y voit. Satché quitte la voiture en lançant à son ami : *On se retrouve là-bas.*

Après une grande balade dans la ville, près du chemin de fer, longeant le marché, les stands, les petits métiers. Gros plans sur les chaussures, les mains actives, les tentatives de vols à l'arraché, les étalages, de fruits, de vêtements, de marchandises chinoises, clinquantes... Satché arrive devant un grand immeuble en béton vitrifié. En se rhabillant devant le gardien, il prend l'ascenseur et est conduit par une jeune femme dans ce qui doit être une galerie d'art. Y siège une jeune femme dont on comprend qu'elle est un amour ancien et qu'elle est rancunière. Jeu de séduction et de répulsion. Le ton s'envenime, elle lui remet les idées en place. *Tu vas mourir et tu as peur* lui dit-elle. Il fait le geste de l'étrangler et s'en va.

Il se retrouve dans la rue. Marche d'un quartier à un autre, se perd dans le marché Sandaga⁶. Pris d'un malaise il tombe. Son visage est souriant, comme soulagé. La foule se précipite, de l'attroupement sort son ami, qui le récupère et le sort de la situation. Assis sur un banc ils rient. Il lui dit qu'il faut qu'ils passent à la cérémonie

donnée en son honneur à l'hôtel de ville. Satché ne veut pas y aller. L'ami demande à Satché ce qu'il veut faire. Il veut voir l'oncle.

Au détour de baraquements genre bidonville, une porte s'ouvre sur un jardin magnifique, quelques chèvres, l'oncle vient les accueillir.

Il assoit Satché et lui apporte de quoi faire le thé. Là, Satché lui dit : *demain, je veux que tu me laves*. Une discussion s'engage sur le rôle du laveur des morts. Et de la frayeur qu'elle provoque. Satché demande *pourquoi moi ?* L'oncle répond : *il ne t'est jamais arrivé d'aller à la cuisine et de ne plus savoir ce que tu viens y chercher ? Satché, tu es arrivé à la cuisine*. C'est alors qu'il l'allonge, et dans un moment très doux sans un mot, lui montre comment cela va se passer. Il refait les gestes qu'il a appris de son père depuis tout petit. Quand s'est fini il s'en va.

Alors Satché et son ami partent à la mairie. Scène ubuesque où Satché est présenté à des officiels parasites tels que l'Afrique en connaît, conseillers de ministre, adjoint au maire, délégué de service et chargé de mission, professeur détaché de la Sorbonne etc. etc. Les invités sont partis le buffet est dévasté, dans la cour où le personnel tente de faire le ménage, les gobelets s'envolent avec le vent. Encore une très belle scène.

Puis Satché s'en va dans les rues de Dakar, où la vie est foisonnante telle que la caméra nous donne à le voir. Pour l'accompagner une musique très envolée. C'est alors que défilent des images de vie courante dans un des quartiers principaux de la ville. Sur une grande artère, on croise les manifestants de *Y'en a Marre*⁷, des mamans en pleurs de fatigue, de scène de bousculade pour attraper des bouteilles de gaz, des enfants qui dansent dans la rue, un fou illuminé, un mendiant chinois (eh oui !), un sapeur déployant ses arguments vestimentaires pour démontrer la *classe caractérisée*, des groupes de CRS qui tentent d'intervenir sous les caméras internationales. Des feux de pneus, des manifestations silencieuses...

Le moment se calme, par les rues de la ville, Satché et son ami rentrent. C'est le moment de se séparer Satché, arrive à la porte de sa maison. Ils se serrent la main gauche (signe qu'on veut se revoir). Satché est chez lui et finalement c'est là où c'est le plus tranquille. La scène est longue, entre les enfants petits et sa femme occupée, préoccupée par le ménage, et les tâches quotidiennes, elle a l'air de lui en vouloir, où est-ce la tristesse qui la tient en distance ? Le temps prend de l'ampleur. Sable, peaux, peinture du mur, sourire des enfants plis du cou du bébé. La caméra s'attarde. Satché chahute avec ses enfants, joie. Le temps s'écoule, jusqu'au soleil couchant. Il observe ses enfants. Il répare une porte. Il fait l'amour avec sa femme. On les voit dehors sur des sièges. Ils rient. Là, deux jeunes sortent de la maison on s'aperçoit que ce sont les bébés qui ont grandi. Puis Satché se couche contre sa femme dans leur chambre. Les paupières hésitent à se fermer. Une fois, deux fois, trois fois. Fin.

Situation après la projection du film : Momar Kane est invité par le président de Résistances à prendre la parole pour nous donner des clés de compréhension des films. J'intègre à mon commentaire ce que j'ai retenu de cet échange fort riche. Je note que le deuxième film m'a permis de prendre de la distance par rapport à ma tristesse et même qu'à l'issue de l'échange je me sens rechargée d'énergie positive. Momar Kane commence par dire que Tey en wolof pourrait se traduire plutôt par réactualisation. *Aujourd'hui* comme une réactualisation audiovisuelle d'un monde qui n'a cessé d'évoluer.

La poésie du film d'Alain Gomis. A voir les films de ce réalisateur déjà fort de trois long métrages très poétiques, *L'Afrance*, *Andalucia* et maintenant *Aujourd'hui*, et de plusieurs courts métrages comme *Petite Lumière*, je me rends compte de l'intensité que met Gomis à nous faire vivre des moments hors du temps, des moments de pure contemplation. Ces personnages souvent dans le questionnement, passent beaucoup de temps à essayer de comprendre la vie en s'attardant sur un détail. La petite Fatoumata par exemple qui reste plongée dans le questionnement face à la porte du réfrigérateur : est ce que la lumière reste allumée quand la porte se ferme ? Dans *Aujourd'hui* au bout du quatrième visionnage depuis cet été, je vois encore à quel point le film fourmille de détails, de sensations, qui me remettent en tête des couleurs, des lumières des odeurs que j'ai perçues en Afrique. Jusqu'à la toile cirée, ou à la façon dont l'omelette se tord dans la friture, tout est poésie avec Alain Gomis. La douche, où il place ses personnage revient de *L'Afrance* à *Aujourd'hui*. L'eau coule le long du visage, elle emporte avec elle les inquiétudes, les questions, les émotions. Élément purement pictural, la peau noire est magnifiée, sous l'eau, dans le sable, les caresses. Les plis du dodu de l'enfance, ou des mains marquées de la vieillesse offrent mille découpages à qui veut bien s'y attarder. Comme une œuvre à contempler autant qu'une histoire à vivre, le film se déroule, et on pourrait ne pas entendre les paroles qu'on ressentirait l'esprit poétique qui s'en fait l'écho. En écrin de ce bruissement à voir, la bande son. Entremêlant sons de la rue, de la vie à Dakar, de la nature, le vent, où les insectes (dans *Petite Lumière* on entend même des phoques puisque la petite africaine rêve des esquimaux), elle intègre la musique comme un personnage à part entière. Une musique d'ici et d'ailleurs, sans frontière, comme la multitude des langues, réalité vécue et parlée au Sénégal.

Dans les deux films ce qui fait le lien entre les communautés : la mort, et du coup on a envie d'ajouter tout de suite, la naissance, comme perspective d'un avenir meilleur.

Commentaire croisé de ces deux films dans la perspective de ma recherche.

Quels moments de joie ? De rire ? Dans le film *La Pirogue* la joie première est celle du lutteur triomphant et de son public supporter. L'autre équipe fait plutôt la soupe à la grimace. Plus avant dans le film la joie est simple et survient quand le poisson est pêché, la joie amène le chant la danse, les percussions. Un moment entre parenthèses. Bien sûr l'enfant qui retrouve son père à la fin du film, court vers lui dans un élan joyeux de retrouvailles, surtout quand celui-ci sort de son sac le maillot tant désiré.

Dans *Aujourd'hui*, les moments sont disséminés dans la journée de Satché. Le premier moment euphorique est vécu dans la rue, où joie, rires, musique et danses se rejoignent pour saluer Satché au moment où il quitte le quartier. Comme un cortège de funérailles qui salue le corps du défunt. Je me réfère ici à la tradition de *second line* à la Nouvelle Orléans, où le second cortège qui n'est pas celui de la famille fête joyeusement dans la ville le départ de l'un des leurs, après les pleurs et les cris de peine. Un autre moment qui pourrait passer pour de la joie apparaît dans le film quand il est question de soulagement. Satché vient de quitter violemment cette ex-amie, il tombe dans la rue, c'est comme s'il réalisait que l'essentiel n'est pas là et qu'il en était soulagé, heureux. D'ailleurs 'est comme un fou-rire qui s'empare de lui avec son ami quand ils se retrouvent sur un banc juste après cette scène.

La scène joyeuse d'*Aujourd'hui* est ce moment de chahut enfantin que Satché vit avec ses enfants. L'image pointe l'action : le père qui fait le lion (n'est ce pas celui

dont la griotte a chanté la victoire finale ?), les enfants qui lui sautent dessus, la course dans la cour. Le son donne à entendre les cris de joie, les rires, jusqu'au moment où le temps s'arrête sur une petite main, un nez crotté, des insectes dans le sable. Et la lumière sous forme de ressenti de plénitude.

En dehors de ces moments qu'est ce qui relie ses deux films à ma recherche ?

Evidemment ce qui ressort du premier film est la nécessité que j'ai posée dans ma pratique d'accueil artistique des enfants primo-arrivants, c'est-à-dire des enfants de migrants. Tous n'ont pas connu de telles situations de parcours mais il n'est pas à mettre en doute que certains d'entre eux que je côtoie à l'école de la République ont connus de telles affres, ou connaissent des personnes, des cousins, frères amis qui ont subi de telles situations. Je sais que je suis extrêmement reliée à eux, ne serait-ce que parce que dans ma famille nous avons connu des cas d'exil forcé et que certains de mes amis sont loin de leurs racines.

C'est mon fil pour *La Pirogue*. Je suis impliquée dans l'accueil des migrants et je suis habitée par le fait que nous devrions être solidaires de ceux qui par obligation ont dû fuir un pays, une ville, une famille et qui se trouvent en situation d'handicap social une fois arrivés sur une terre qu'ils n'imaginent même plus paradisiaque.

Quelle responsabilité puis-je prendre dans la marche d'un monde en désespoir ?

Au regard de ces deux films, je vois que l'Afrique bouge. Relié à d'autres mondes par internet, le téléphone, les nouvelles de ceux qui sont partis et reviennent après des études, ou parce qu'ils se sentent appelés à faire quelque chose pour leur pays d'origine, les africains ne sont plus dupes de ce que l'Occident a bien voulu leur faire miroiter. Il n'empêche que certains réagissent face à cette image simpliste d'un monde binaire. Ils exigent la démocratie, là où voudrait leur faire croire qu'ils n'y ont pas le droit. Comme beaucoup d'autres, je me sens parfois comme une caisse de résonance pour leur voix fatiguée, et comme un espace de consolation pour leur peine, ou une source d'énergie à leur insuffler pour persévérer sur le chemin.

Leur réaction semble violente, elle est celle d'une population jeune très énergique en demande de regard. Pourtant, forte de ses racines, on le voit dans *La Pirogue*, elle appelle par sa connaissance le monde ancien à l'évolution plus qu'à la révolution.

C'est le cas d'Alain Gomis. Jeune cinéaste franco-sénégalais, il est de ceux comme Momar Kane, qui, conscients de ce qui nous rassemble plutôt que de ce qui nous différencie, prennent le parti de passer par la poésie, la musique, le cinéma pour évoquer un avenir commun, celui de l'humain en marche entre la naissance et la mort. Alors que l'une des personnes du public s'attarde sur la priorité que donne traditionnellement l'Afrique aux relations humaines, et interpelle sur le meilleur d'une société quittée, Momar Kane interroge sur le moment où nous nous retrouvons après une séance de cinéma à deviser tranquillement sans avoir la nécessité de se connaître par les ascendances avant d'être ensemble dans une même pièce. En faisant le détour par un Marcel Griaule⁸, sans la médiation de qui la parole des Dogons n'aurait pu résonner, il nous démontre que celui qu'on appelle l'étranger est celui qui peut révéler ce que la tradition pourrait perdre sans évolution. En écho, dans l'interview qu'Alain Gomis donne à propos de son film⁹, le réalisateur dit avoir écrit son scénario sur une photo de Saul Williams¹⁰ une photo très dense où il a perçu la force de l'être sans parole. En impliquant dans son film un Saul Williams mutique, il lui donne la position de *l'étranger face à sa propre culture, l'étranger à distance, étranger face à son propre corps. C'est un défi de ne pas avoir à parler*, un défi qui révèle la seule éternité qui soit possible. Celle de l'instant. Aujourd'hui.

Notes de compréhension

1 - Les boat people africains ont enfin leur film : <http://www.rue89.com/rue89-culture/2012/10/18/la-pirogue-le-film-dune-jeunesse-africaine-boat-people-236336>

2 – www.wolofi.com The Wolof-Multilanguage Live Dictionary Project

3 – Lebou : population de pêcheurs originelle du territoire dakarais.

4 – Awalé : jeu africain très répandu dans lequel on distribue des cailloux, graines ou coquillages dans des coupelles ou des trous creusés dans le sol. Définition wikipedia

5 – La Cimade : association d'accueil des réfugiés www.lacimade.org

6 – Sandaga : marché de Dakar

7 – Y'en a marre : mouvement de protestation initié par des rappeurs au Sénégal pendant la campagne présidentielle 2012.

8 – Marcel Griaule : Figure majeure de l'ethnologie française, Marcel Griaule fut un pionnier de l'ethnographie et des enquêtes de terrain. [] Dès 1928, il parcourut l'Abyssinie, l'ancienne Éthiopie, à pied ou à dos de mulet, puis il dirigea la fameuse mission Dakar--Djibouti de 1931 à 1933, expédition d'une audace folle, première grande aventure ethnologique française en Afrique. Plus encore, Griaule et son équipe multiplièrent les enquêtes en pays dogon jusqu'au jour miraculeux où, devant son assiduité à comprendre le religieux, l'ethnologue fut jugé digne d'être initié. Le vieux sage Ogotemméli, avec l'accord du conseil des anciens, lui révéla des pans entiers de sagesse, la vision symbolique de l'univers, les clés de la cosmogonie dogon.

<http://www.culture.gouv.fr/culture/actualites/celebrations2006/griaule.htm>

9 – Interview d'Alain Gomis à propos de son film Aujourd'hui

http://videos.arte.tv/fr/videos/_aujourd_hui_d_alain_gomis--6397966.html

10 – Saul Williams : musicien, poète, slameur, il est de ceux qui ont lancé le spoken words aux Etats Unis. <http://www.saulwilliams.com/>